

LES FRAISES

Fraises des bois au goût parfumé, framboises avec de petits vers blancs, myrtilles cueillies dans les sous-bois laissés, cela fut aussi un aspect de mon enfance.

Ces petits fruits étaient bien bons, ramenés à la maison puis écrasés avec une fourchette au fond d'une assiette avec du lait. Nous pouvions, quand venait la belle saison d'été, naturellement les cueillir partout dans les forêts, à la limite des pâturages. Pourtant je me souviens surtout d'un coin qui alors nous réservait des joies magnifiques et des cueillettes rapides de par la profusion qu'on y trouvait de ces petits fruits. Le bois du Chalottet, un peu en-dessus du couvert, quelque cent mètres plus haut que notre emplacement de pique-nique.

Par de beaux après-midi, avec nos petits bidons d'alu, nous avons arpenté les raides pentes du Haut des Prés, puis des Communs qui mènent là-haut. Puis nous avons plongé dans ce sous-bois clair. Et les fraises étaient là, prêtes à la cueillette dans leur maturité éclatante. Nous en mangions déjà de tout notre saoul, faisant éclater sous la langue les plus belles qui étaient mûres à souhait. Quel parfum, quel extraordinaire parfum pour des fruits si petits. Le soleil passait au travers des branches pour donner à ce sous-bois cette

luminosité si particulière. Il était bien agréable décidément d'être là, dans cette clarté douce, sans autre souci que de se gaver à n'en plus pouvoir.

Et puis, rassasiés, il venait tout de même l'heure de remplir nos bidons. Plus long, plus difficile que de les croquer. Car assurément en ce temps-là la patience n'était pas notre vertu première. Mais la gourmandise alors ne nous aurait-elle pas donné des ailes ? Et l'on voyait déjà l'assiette là-bas, sur la table de la cuisine, avec sa marmelade violette au goût délicat. D'un coin à l'autre nous remplissions donc nos bidons à lait. Les fonds s'étaient garnis, puis la mi-hauteur, avec un mélange de fraises, de myrtilles et de framboises, puis le haut, enfin. Nous pouvions redescendre au village. Nous n'apparaîtrions pas ridicule aux yeux de nos parents toujours prêts à se moquer de notre peu de persévérance.

Un jour notre grand-mère voulut vainement nous acheter notre récolte; à cinquante centimes le kilo. Nous n'en étions pas aux barèmes d'aujourd'hui où de telles sommes peuvent paraître bien maigrichonnes. Mais alors, pour nous, quand elles nous tombaient dessus pour une raison ou pour une autre, quelle richesse déjà. Quel trésor ! Quant à sa transformation... à dire vrai, voilà bien mes meilleurs souvenirs. Glaces, nougatlins, chewing-gum où il y avait des indiens en plastique rouge, tout ce

de l'un ou l'autre des quatre magasins du village, ou encore bien aimés fascicules aux couvertures irrésistibles, fraîches et colorées, achetés au kiosque du Pont. Heureux temps, va ! Je n'ai pas à m'en plaindre.